

MÉLANGES

RELIGIEUX, HISTORIQUES, POLITIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR

LOUIS VEUILLOT

RÉDACTEUR EN CHEF DE L'*UNIVERS*.

2^e SÉRIE

TOME SECOND

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4.

1859



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

L'ABBÉ ROHRBACHER.

— 23 JANVIER 1856 —

On nous communique le testament du vénérable abbé Rohrbacher, qui vient de rendre saintement sa bonne âme à Dieu. Comme il a souverainement aimé l'Église, et n'a vécu et travaillé que pour elle, cette expression de ses dernières pensées contient à la foi la peinture de ses sentiments, la récapitulation de ses travaux et l'histoire de sa vie. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je lègue mon âme à Dieu, qui veuille bien la recevoir dans son infinie miséricorde. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Je lègue mon corps à la terre de mon Dieu, en attendant la résurrection générale. *Credo resurrectionem mortuorum.*

Je soumets d'esprit et de cœur au jugement du Saint-Siège, c'est-à-dire de notre Saint-Père le Pape, tout ce que j'ai écrit et tout ce que j'écrirai. *Ubi est Petrus, ibi Ecclesia.*

1° *Catéchisme du sens commun.* Dans les deux premières éditions, qui sont identiques, cet opuscule expose l'état de la controverse tel que je le concevais alors, plutôt que des idées définitivement arrêtées. La troisième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, publiée par l'abbé Migne, en 1842, a pour but d'éclaircir les questions fondamentales entre la raison et la foi, la philosophie et la théologie ; afin que les catholiques puissent s'entendre à cet égard et marcher désormais à l'ennemi, sans s'exposer à tirer les uns sur les autres. D'après les découvertes que j'ai faites sur le vrai système de Descartes touchant la certitude, une nouvelle édition du *Catéchisme du sens*

commun doit paraître ces jours-ci, 23 février, sous ce titre : *Catéchisme du sens commun et de la philosophie catholique*, quatrième édition.

2° *Lettres d'un membre du jeune clergé à Mgr l'Évêque de Chartres*. Elle a été réimprimée dans un journal.

3° *Lettres d'un anglican à un gallican*. Réimprimée dans un journal.

4° *La religion méditée*. Seconde édition.

5° *Des rapports naturels entre les deux puissances*.

6° *De la grâce et de la nature*.

7° *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants et autres religionnaires*. Troisième édition.

8° *Tableau des principales conversions, etc.*, deuxième édition. J'en ai préparé une troisième.

9° *Histoire universelle de l'Église catholique*, en 29 volumes in-8°. L'impression, commencée à Nancy le 13 avril, fête de saint Justin, 1842, a été terminée au commencement de 1849. La seconde édition commencée à Paris en décembre 1849, a été terminée en avril 1853.

10° *Vie des Saints pour tous les jours de l'année*, à l'usage du clergé et du peuple fidèle. 6 vol. in-8°, 1852.

11° En manuscrit : *Justification des doctrines de M. de La Mennais contre une censure imprimée à Toulouse*. Ce travail a été fait au mois de décembre 1832, après la première Encyclique de Grégoire XVI, lorsque M. de la Mennais fut revenu de Rome et que le Pape lui eut fait témoigner être content de sa soumission. Comme je n'ai pas revu depuis ce travail avec attention, j'ignore s'il y a quelque chose de contraire à la seconde Encyclique. Quant aux doctrines philosophiques, mon dessein formel était de les tourner (et par conséquent les idées de M. de La Mennais qui approuvait tout ce travail) dans le sens qui s'est trouvé celui de la seconde Encyclique. Ce travail devait être publié ; comme les esprits commençaient à se calmer à cette époque, on crut plus sage de ne le publier pas. Il sera bon de conserver le manuscrit comme renseignement, d'autant plus qu'il en reste une copie entre les mains de M. de La Mennais. — Pour M. de La Mennais lui-même, Dieu veuille avoir pitié de lui et lui redonner la foi. Par celles de mes lettres qui se trouvent à la fin des 20 et 21^{es} volumes de l'*Histoire*, on sait quelle a été ma conduite à cet égard. — Le 1^{er} décembre 1852, je lui ai fait envoyer un exemplaire de la seconde édition de

l'Histoire, après avoir su par une lettre de sa main que cela lui ferait plaisir. Je n'en ai pas eu de nouvelles. — Dans sa dernière maladie, je me suis transporté à son logis ; des messieurs qui se trouvaient là me dirent qu'on lui parlerait de ma visite et que, sans doute, il me recevrait dans huit jours. Je retournai ; j'y trouvai son neveu, Ange Blaise, qui promit de m'écrire quand son oncle serait en état de me recevoir. Je n'ai pas reçu d'avis, et M. de La Mennais est mort sur les entrefaites. Écrivain en deux tomes : le premier dit *oui*, le second dit *non* ; valeur totale, *zéro*.

Après être entré dans les détails de son testament, M. Rohrbacher finit en disant :

Telles sont mes dernières volontés, que je veux être fidèlement et ponctuellement exécutées. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Jésus, Marie, Joseph, recevez-moi à jamais dans votre sainte famille !

Saints anges, qui m'avez tant aidé à faire le bien que j'ai pu faire, aidez-moi surtout à bien finir ! Anges de mes neveux et nièces, priez pour nous. Mes saints patrons, soyez surtout mes patrons et mes protecteurs à mon heure dernière !

L'abbé Rohrbacher cachait sa vie ; le petit nombre de ceux qui l'ont vu dans sa cellule encombrée de livres, croiront, en lisant ce testament, le revoir et l'entendre tel qu'il leur apparaissait, rude d'aspect, doux de cœur, franc de langage, plein de foi, de courage et d'humilité. Il était au même degré laborieux, savant et désintéressé, ne demandant à ses travaux que d'atteindre le but pour lequel il les entreprenait, c'est-à-dire le triomphe de la vérité, la gloire de Dieu et de son Église ; profondément indifférent pour lui-même à la fortune et à la célébrité. Les profits qu'il a tirés de ses livres ont été consacrés partie à l'éducation de ses neveux et nièces, dont il était l'unique appui, et qu'il a établis suivant l'humilité de leur

condition première ; partie à d'autres bonnes œuvres. Pour lui-même, il s'était réduit au nécessaire d'un prêtre qui aime la sainte pauvreté. Quant aux distinctions, il n'en a reçu ni songé à en désirer d'aucune sorte. C'est par un hasard dont il fut prodigieusement étonné, que cet homme qui savait parfaitement l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand, qui avait écrit de savants opuscules de philosophie et qui venait d'élever ce beau monument de l'*Histoire universelle de l'Église*, unique dans notre littérature, se trouva un jour membre d'une Académie portugaise. La seule chose qu'il ambitionnait et qui pût le toucher, était d'apprendre qu'on lisait son *Histoire* au réfectoire dans quelque séminaire ou communauté religieuse ; et certes, ce n'était pas l'amour-propre de l'auteur qui se réjouissait alors, mais le cœur du prêtre dévoué à la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

Cet immense travail, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de puissantes études, sans prévoir même qu'il dût un jour l'entreprendre, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes, et un profond esprit de soumission envers l'Église ; une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant les mêmes soins à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini ; et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaire, l'aurait engagé à biaiser en beaucoup de rencontres où il a parlé au contraire avec une rude mais précieuse sincérité. Il s'en faut, au surplus, que l'*Histoire universelle* manque de mérite, même littéraire. Le plan, admirable-

ment conçu, est exécuté avec une netteté admirable ; toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des âpretés de style, qui ne nuisent jamais à la vigueur du récit, on trouve fréquemment des pages de la plus haute éloquence, tout à fait dignes de cette vaste conception, qui a pour but de nous montrer Dieu gouvernant le genre humain depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de son Église divinement inspirée. Tel est en effet le plan de l'ouvrage, exprimé dans cette parole de saint Épiphane, que l'auteur a prise pour épigraphe : *Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique*. On y voit figurer, dans un ordre merveilleux, les œuvres de l'esprit de Vérité et les œuvres contraires de l'esprit de mensonge : on découvre les mobiles, on assiste aux innombrables péripéties de ce grand combat, qui a commencé avec le premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour du monde. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de l'humanité, mais illuminée par l'intervention manifeste de la Providence. Là donc paraissent tout ce que l'humanité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a produit de plus beau, tout ce qu'elle a voulu de plus saint, et tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle a entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a essayé de plus pervers ; la doctrine de lumière avec ses saints et ses fidèles, la doctrine d'erreur avec ses grands hommes et ses esclaves, les tentatives multipliées et les sanglantes victoires des fils de Satan, les entreprises sublimes, les héroïques résistances, les triomphantes défaites des enfants de Dieu. L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes qui le dépouillent de ses feuilles et qui brisent et dispersent au loin ses rameaux ; mais ces rameaux brisés prennent ra-

ciné là où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle et semble moins mutilé que rajeuni. Nulle part cette miraculeuse vie, ce continuel rajeunissement, cette perpétuelle résurrection de l'Église, témoignage suprême, et suprême mystère de l'histoire, ne sont mieux présentés et mieux expliqués que dans le livre de l'abbé Rohrbacher. Il en a compris tout l'enseignement et l'on peut dire toute la poésie, puisque c'est là par excellence le poème épique de l'humanité, dont toute autre conception ne sera jamais qu'un sommaire stérile ou un épisode incomplet. Et telle est la beauté et la puissance de ce livre, qu'aucun esprit juste ne le lira sans se prendre d'un amour éternel pour l'Église de Jésus-Christ, qui est la société des bons, des justes et des grands, la cité de la lumière et de l'amour, où l'homme, par la foi et par les œuvres, trouve une vision et une possession anticipées de Dieu.

Ce livre était l'œuvre que l'abbé Rohrbacher avait à faire ; il lui fut donné de l'accomplir et d'en voir le succès. Succès d'ailleurs tel qu'il le souhaitait et tel qu'il devait être. *L'Histoire de l'Église*, commencée en 1842, est aujourd'hui à sa troisième édition, presque épuisée. Les catholiques s'occupèrent peu de la célébrer ; l'esprit rationaliste et gallican prit plaisir à la poursuivre de mesquines critiques, auxquelles l'auteur ne répondit qu'en soumettant son livre au jugement du Saint-Siège. Le monde, qui fait tant de bruit autour de tant de faibles travaux sans leur demander même le frivole mérite de la forme, et qui a tant vanté, par exemple, le mensonger fatras de Sismondi, parut ignorer jusqu'à l'existence de ce monument grandiose, dont une partie au moins, celle qui concerne le moyen âge, est traitée avec une largeur et une science his-

torique supérieures à tout ce que les modernes ont le plus célébré.

Quand son *Histoire de l'Église* fut achevée, l'abbé Rohrbacher sentit graduellement diminuer ses forces. Dieu, néanmoins, lui laissa l'illusion de croire qu'il pourrait le servir encore; et tout en composant une *Vie des Saints*, distribuée pour tous les jours de l'année, il méditait des travaux philosophiques et historiques étendus. Il voulait surtout reprendre à fond les erreurs de certains historiens modernes, dont sa droiture détestait la fausse impartialité. Huit jours avant sa mort, ayant eu quelques-uns de ces moments de mieux qui se rencontrent dans les maladies de langueur, il nous disait : « Ce sont là les ennemis qu'il faut maintenant combattre, et si Dieu nous rend la santé, tout vieux que nous sommes, nous nous mettrons à l'œuvre, et nous compléterons ainsi notre *Histoire de l'Église*. J'ai à faire..... Mais pour vous conter cela il faudrait du temps..... et de la respiration ! Attendons la volonté de Dieu. »

La volonté de Dieu était qu'il reçût sa récompense, et il l'avait bien gagnée. Depuis quelque temps déjà sa vie n'était qu'une longue prière : il est mort en priant. Dans les derniers jours, il ne voulait pas se séparer de son Bréviaire, même lorsque sa vue, déjà presque éteinte, ne lui permettait plus d'y lire. Il le tenait sur ses genoux, ou le faisait poser sur sa poitrine. Quand sa mémoire semblait voilée comme ses yeux et glacée comme ses mains, les prières de l'Église sortaient encore de sa bouche. Il oubliait le nom de ses amis et les faits qui venaient d'arriver ; mais il savait toujours les psaumes par cœur, et il les récitait avec les témoins qu'édifiait son agonie.

Il avait cru qu'il mourrait le 10 janvier. Le soir de ce

jour-là, M. l'abbé Bouix, son ami, lui ayant suggéré cette oraison : *Amo te, Domine, amem ardentius* ; il répondit : « Ce n'est pas assez, il faudrait aimer Jésus avec son cœur « à Lui. » Il ajouta : « J'avais proposé au bon Dieu de « mourir aujourd'hui à midi, parce que c'est l'heure où « il est allé au ciel. J'avais prié l'ange de la mort d'accom- « pagner mon âme et de l'introduire dans le sein des mi- « séricordes infinies. »

Un des jeunes ecclésiastiques qui avaient eu le bonheur d'être choisis pour le servir dans sa maladie, lui raconta qu'il venait de faire une longue promenade avec ses compagnons. L'abbé Rohrbacher sourit : Vous avez été bien loin, lui dit-il ; avez-vous fait un pas pour l'éternité ?

On a noté les derniers murmures et les derniers bégaïements de cette haute intelligence, lorsqu'elle semblait déjà, par intervalles, envahie de ces ténèbres d'un instant qui nous cachent les choses humaines avant de se dissiper pour jamais devant les choses de Dieu. « Mon Dieu, mon « Dieu, disait-il, faites-moi miséricorde ; ainsi soit-il ! « — Délivrez-moi et prenez-moi dans l'esprit de votre « Église ! — Je vous ai prié de me recevoir à l'heure où « vous êtes mort, ô Jésus ! exaucez-moi ! — *Mater mise- « ricordiae, salus infirmorum, ora pro nobis !* — Mon « Dieu, recevez mon âme en votre cœur compatissant ! « — *Miseremini, saltem vos amici mei. — Auxilium « Christianorum !* — *In te, Domine, speravi, non confun- « dar in æternum !* — Jésus, Marie, Joseph, cœur ago- « nisant de Jésus, ayez pitié de moi ! — *Ora pro nobis, « sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissioni- « bus Christi.* » Comme on lui demandait s'il faisait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie, il répondit : « Notre- « Seigneur, le premier, a fait le sacrifice de la sienne :

« comment ne lui abandonnerais-je pas le peu de jours
 « qui pourraient encore me rester à vivre ! Mon Dieu,
 « ayez pitié de moi ; et vous, monsieur l'abbé, priez pour
 « moi. — *Dominus det nobis suam pacem et vitam æter-*
 « *nam, amen.* — O Marie, conçue sans péché, priez pour
 « moi qui ai recours à vous ! — M. de La Mennais s'est-il
 « confessé avant de mourir ? Où est son âme ? Mon Dieu,
 « ayez pitié de moi, mon Dieu ! mon Dieu ! — Sainte
 « Mère de Dieu, ayez pitié de moi ! — Monsieur, dites
 « à ces messieurs que je suis toujours très-attaché à l'É-
 « glise romaine et au Souverain Pontife. »

Telles furent les dernières paroles de l'abbé Rohrbacher.
 « La mort, dit Bossuet, révèle le secret des cœurs. » Il
 s'endormit, et ne se réveilla de ce paisible sommeil que
 pour rendre doucement le dernier soupir.

Ses obsèques ont été célébrées dans la chapelle du sémi-
 naire du Saint-Esprit, corporation qui lui était chère par
 son profond attachement pour le Saint-Siège, et au sein
 de laquelle il avait trouvé une hospitalité pleine de respect
 et de tendresse. Monseigneur l'Évêque de Nancy présidait
 la cérémonie, tenant à honneur de rendre cet hommage
 au vertueux prêtre qui fut une des gloires de son diocèse.
 Le savant et pieux évêque de Quimper, quoiqu'il n'eût pas
 connu personnellement M. l'abbé Rohrbacher, avait voulu
 y assister. Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires,
 le R. P. Provincial des Capucins, accompagné d'un de ses
 religieux, deux PP. de la Compagnie de Jésus et MM. les
 abbés Gaume s'étaient joints au séminaire du Saint-Esprit,
 réuni tout entier. Le reste de l'assistance se composait de
 cinq ou six laïques. C'était bien peu pour un homme qui
 a si saintement vécu et pour l'auteur d'un si beau livre ; et
 cela ne ressemblait guère à la foule qui entoure ordinaire-

ment les restes de ceux qui se sont consacrés aux travaux de l'esprit. Ces jours derniers, six ou sept mille personnes, dit-on, suivaient au cimetière le cercueil d'un artiste célèbre. Au premier moment, cette solitude autour de l'historien de l'Église serrait le cœur. Mais quoi ! dans le cours de sa laborieuse vie, l'abbé Rohrbacher ne s'était pas un instant proposé de faire quoi que ce fût pour ce qu'on appelle le monde ; il était donc naturel que le monde et tout ce qui est du monde ne lui rendît rien. Heureux ceux qui ont su mériter de tels dédains et de tels oublis ! Ils se présentent devant Dieu les mains pleines d'œuvres qui n'ont pas reçu leur récompense.
